

On s'abonne au bureau
des journaux européens.
Paris 12 fr. PAR AN
payables par trimestre et
à l'avance.

LE MESSAGER

Année : 4 fr. la ligne
caractère 9 points (p. r. s.)
AU COMPTANT
S'adresser au bureau des
affaires correspondantes.

DE TAHITI.

Papeete, le 13 Décembre 1857.

Partie officielle.

(SUITE)

Article 55.

Les fixations contenues dans l'article ci-dessus seront modifiées par M^{re} la Supérieure pour les dimanches, jeudis et jours fériés.

Article 56.

Pendant le dîner et le souper une lecture instructive sera faite par une des élèves.

Article 57.

Les parents des élèves seront admis à les voir tous les jours au parloir de midi 1/2 à 1 h. 1/2.

Article 58.

Il sera accordé deux jours de congé par mois aux élèves : chaque jeudi de quinzaine.

Article 59.

La prière sera faite pour les élèves catholiques par des Dames missionnaires, et pour les élèves protestants par l'élève de ce culte la plus méritante.

Article 60.

Les parents des élèves protestantes sont autorisés à les recevoir le dimanche pour les conduire au temple, mais devront les ramener au pensionnat dès la fin du service.

Article 61.

Les récompenses qui pourront être accordées aux élèves du pensionnat et les punitions qui pourront leur être infligées seront les mêmes que celles mentionnées à l'article 7 du titre 3 du présent arrêté, seulement avant la réprimande publique on pourra les priver de voir leurs parents aux heures fixées pour les visites et les empêcher de sortir les jours de congé.

Article 62.

Le travail de l'école ne pourra être prononcé pour les pensionnaires du même que pour les externes, que par l'autorité supérieure de la colonie.

Dans le cas où cette mesure serait jugée nécessaire dans l'intérêt de la discipline ou des bonnes mœurs, M^{re} la Supérieure s'adressera à l'Ordinateur qui, après avoir pris l'avis du Comité, en référera au Gouverneur.

TITRE 3.

De l'Enseignement.

Article 63.

L'enseignement du pensionnat comprend :
l'instruction morale et religieuse.

La lecture.

L'écriture.

La grammaire française y compris la syntaxe, l'arithmétique et le système métrique.

La géographie.

L'histoire sainte.

L'histoire des histoires ancienne, du moyen âge et l'histoire de France.

Les éléments de littérature les travaux d'aiguille, couture, broderie, etc.

Article 64.

L'étude des arts d'agencement et des langues étrangères restera en dehors du prix de la pension et sera l'objet de conventions particulières entre les parents et M^{re} la Supérieure de l'école.

Article 65.

Un règlement intérieur sera fait chaque année par M^{re} la Supérieure, et assésim par elle au comité de surveillance, pour fixer les différentes matières qui devront être traitées chaque jour et dans chaque classe.

Article 66.

L'Ordinateur faisant fonctions de Directeur de l'instruction est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera publié et enregistré, partout où besoin sera et inséré au bulletin officiel de l'école.

Papeete, le 7 Novembre 1857.

G^{re}. FOUGET.

Partie non officielle.

Paris, le 17 juillet.

Beranger depuis des années ne chantait plus, mais la France, en le perdant, a senti à quel point il lui était toujours cher et présent, et combien l'âme de ses chants faisait partie de son âme, à elle, de son grave infortuné, comme rare et comme peuple. L'empereur, en se chargeant de la célébration de ses funérailles en le voulant y présider, en quelque sorte, par la pensée, a senti qu'il comme en toute chose il sentait comme la France.

Beranger, en exil, était âgé de soixante-dix-sept ans presque accomplis. Son âge même était, grave dans toute les mémoires, et la date, lorsque l'on s'interroge sur les jours derniers, venant valoir en disant :

Dans ce Paris, plein d'air et de lumière.

En l'an du Christ mil sept, cent quatre-vingt, Chez un tailleur, mon père et vint grand-père. Moi nouveau-né, sachant ce qui m'adviendrait...

Savoir fut simple, par son bon sens, par sa probité, par la modération de ses goûts et de ses goûts, il sut la rendre constante et digeste. Jour, au sein de la pauvreté, à travers les entraînements de l'âge, il ne céda, par un travail serré, agité, de se préparer un plaisir supérieur aux choses légères et déjà charmantes auxquelles il s'essayait. Une place modeste dans une administration publique suffisait à ses besoins ; il ne passa jusqu'au jour où il s'aperçut que son indépendance allait se souffrir. Tout à fait libre alors, et prenant son grand vol, chanteur adoptif de la jeunesse et de la patrie, amoureux de ses gloires, attristé de ses devoirs, le consolant par ses souvenirs et ses espérances, il se revêtit point d'autre robe ; et, dans sa vieillesse, quand il vit s'accomplir, plus d'événements qu'il n'en avait sans doute attendus, quand il se reconstruisait, comme prophète encore que le se l'avait vu, il eut la sagesse, et de vouloir rendre le même, le simple et grand chansonnier comme devant, et à la fois de ne point répéter les prodigieux résultats publics, anecdotiques, pour sa part, il avait consacré.

Beranger avait naturellement l'âme patriotique ; cela ne le donne pas ; il sentait de certaines douleurs, de certaines joies comme bien des gens d'esprit, que l'applaudissement, le fait est jamais exalté, et comme le peuple directement les sent : de cette intimité et longue commémoration entre le peuple et lui, qu'il n'eût été dans le talent de ces hommes dont les œuvres populaires peuvent à la rigueur se passer. L'invasion de 1814 et de 1815, la chute du grand Empereur, l'abaissement des braves et le triomphe insolent des incapables, les myrmécides se pavant sur le char d'Achille, ne furent la pour lui des sources de douleur, d'indignation et de rancune, des motifs de réprobation vaine, vaine. Non ! à sa main comprise que lui combien le génie de Napoléon était confondue à un certain jour dans celui de la France, combien l'orgueil national et l'orgueil du héros ne faisaient qu'un, combien leur déshonneur était la même, et à la même donne à présenter combien le revêtir et le jour de réparation pour ces deux gloires, la gloire de la France et celle du nom napoléonien, étaient eus et comme solennels, et ne faisant naturellement qu'une même cause. Il vit cela en poète, mais le poète voyait ici plus une cause, plus politique, et quand le rêve s'est réalisé, l'honneur homme chez Beranger a eu les hauts de ne pas démentir le poète. Il n'a pas donné tout à ses passions.

Est-il besoin de rappeler à des générations qui, depuis soixante ans jusqu'à vingt, les savent par cœur, tant d'immortelles chansons ? et celle qui est la première de ce ton, mais encore gaie et légère, parce que la victoire l'ait : encore centenaire de bruits retours (janvier 1814) :
"Gai ! gai ! serons-ils rangés."

Esperance

De la France :

Gai ! gai ! serons nos rangs :

En avant, Gaulois et Français !

et toutes celles où il se remet, après les humiliations et les défaites, poète attristé, à sonder et à panser les plaies des héros vaillants ? En 1819, les allies qui l'accablèrent, ont eus qu'il se la France ; Beranger s'écrie :

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !

Soutiens enfin ton front couronné...

Avec Beranger il suffit de donner la note, chacun achève. — Le Cing Mars ou Napoléon à Saint-Hélène, le Vieux Sargenti, le Vieux Drapier, le Chant du Cosaque, Waterloo, quels plus beaux hymnes, quels accents plus vibrants ont-ils jamais sortis en nos temps d'une âme nationale et guerrière ? Beranger, plus que personne, a entretenu en France le goût de la gloire et des plus nobles signes auxquels elle s'est attachée dans les années héroïques du siècle.

Quand secourra-t-elle la patrie ?

Qui tenait ses nobles couleurs ?

Le drapeau tricolore était le drapeau de Beranger. Il est venu un jour où ce drapeau s'est relevé ; mais il s'est relevé sans l'aigle : on n'eut point le drapeau tout entier, Beranger a vu ce jour, il y avait tous ses amis mêlés et engagés, et tous plus ou moins ministres et experts, et il se l'a pas cherd, ce jour-là, ce jour de démission triomphale. Est-ce uniquement parce qu'il aimait surtout à être le poète des vaincus, et non celui des vainqueurs ? Ce n'est pas à croire, et il n'y a pas moins d'inspiration dans le vrai poète à chanter une victoire librement acquise qu'une défaite pénible. Beranger, en 1830, et dans les années qui ont suivi, a peu ou point chanté ; parce qu'il n'était qu'il se devait satisfaire alors dans ses sentiments de patriote. Il avait tout ce que les sages et les prudents pouvaient dire, et il se le disait même aussi ; mais le poète en lui ressentait un regret ; et quand vint le peu, et successivement, d'honorables pour les militaires pour ce régime politique auquel il aimait, ce n'était pas pour lui, poète patriote, une joie entière ; l'inspiration ; car ce n'était point la ce qui pouvait s'appeler son revanche en plein soleil de cette journée de laquelle il avait été.

Son nom jamais n'attristait mes vœux !



Ce n'était pas une abolition assez brisante de ce chant insultant d'un vainqueur sauvage, à qui il avait fait dire en son ivresse :

Revenez, bêtes à la Seine rebelle;
Ou tout au moins à l'eau vive deux fois.
Ménis d'orgueil, à nos corsaires fideles.
Et foule aux pieds les peuples et les rois!

Ces jours réparateurs, de plénitude et glorieuse allégresse, ces jours de grande lutte victorieuse, Béranger les a vus avant de mourir, et nul doute que, si sa muse avait eu vingt ans de moins elle n'eût trouvé des accents pour les célébrer, la retour de l'armée de Crémée et son entrée dans Paris, quel sujet d'heroïque chanson pour Béranger! Ses derniers chants, non encore publiés et dont quelques amis ont entendu des longtempes la confidence, nous dit-on, dans le genre des *Souvenirs du peuple*.

On parlait de sa gloire
Sous le chaume hie longtempes.

Parlez vous de lui, grand-mère,
Parlez-vous de lui!

Ce sont des espèces de chansons épiques; d'une forme accablante et sévère, consacrées à fixer certains moments de cette grande destinée de Napoléon dont il s'est montré promoteur jusqu'à la fin, jaloux comme poète de confondre de plus en plus sa popularité dans cette gloire.

Béranger, dans ses dernières années, et avant que la maladie de cœur à laquelle il a succombé le retint dans sa chambre, se faisait remarquer par une qualité rare et qui denotait l'excellence de sa nature: il était le plus activement obligé et le plus utilement serviable des hommes. Honné de tous, se trouvant en tous lieux que des admirateurs et des amis, ne voulant rien pour lui-même, il osait demander pour les autres; il est peu de personnes qui se soient adressées à lui sans lui être redevables de quelque chose. Il excellait à donner des conseils pratiques et appropriés. Ses lettres, écrites avec soin à la fois et avec naturel, ont certainement été conservées par tous ceux qui en ont reçu; on en pourra faire un recueil charmant et d'une grande richesse morale; qui sera dans le ton de Franklin. Ce sera un aspect nouveau, mais non imprévu de sa personne morale.

Assez d'occasions s'offriront de ramener l'attention publique sur les titres d'une renommée qui est des longtempes le patrimoine universel; aujourd'hui il convenait de remarquer avant tout cette partie supérieure et puissante du talent, par laquelle le poète léger, et si souvent brillant dans la gaieté et dans le badinage, a eu l'art et le bonheur de graver son nom sur l'un des marbres les plus instructifs de l'histoire.

Les obsèques de Béranger ont eu lieu aujourd'hui, à midi, dans l'église de Sainte-Elisabeth, sa paroisse, avec toute la solennité que permettaient les dernières volontés de l'illustre poète.

Le portail de l'intérieur de l'église était entièrement revêtu de tentures de drap orées de l'initiale de Béranger.

Le char funèbre, surmonté de palmiers et de couronnes d'immortelles, était précédé et suivi de plusieurs voitures de deuil. Une voiture de la Cour conduisant M. le général de Cotte, aide de camp de l'Empereur, envoyé par Sa Majesté.

Outre les parents et les amis particuliers de Béranger, le cortège se composait d'un grand nombre de ses administrateurs qui marchaient dans un dououreux recueillement. On remarquait M. Perrault, son ex-collègue testamentaire; M. Anier, M. Veray parent de Béranger; M. Damas-Hinard, secrétaire des commandements de l'Impératrice; MM. les secrétaires généraux du ministère de la Maison de l'Empereur, de la préfecture de la Seine, de la préfecture de police; le maire et les adjoints du 7^e arrondissement; des membres du Sénat, du conseil d'Etat et du Corps législatif; des fonctionnaires supérieurs de toutes les administrations; plusieurs membres de l'Institut parmi lesquels MM. Thiers, Guizot, Villmann, Maréchal, Lebrun, Alfred de Vigny, Saint-Marc-Girardin, Nispet, Cormenin, Reybaud; un grand nombre d'hommes de lettres et d'artistes.

En tête du cortège était le général Soumain, commandant la place, avec son état-major et un escadron de la garde de Paris; un escadron de 4^e de hussards terminait la marche.

La messe et les prières des morts ont été dites par M. le curé de Sainte-Elisabeth, assisté de tout le clergé de la paroisse.

Au sortir de l'église, le cortège s'est rendu au cimetière du Père-Lachaise, en suivant la voie ordinaire des convois funéraires. La population se pressait aux fenêtres, sur les trottoirs et les boulevards et dans les rues aboutissantes, pour rendre au dernier honneur au poète de nos gloires nationales. Chacun se découvrait respectueusement sur le passage du cortège, et à la vue de la voiture de Sa Majesté, les cris de Vive l'Empereur se mêlaient aux acclamations en l'honneur du cinquième immortel de premier Empire.

Tous les assistants ont voulu accompagner à pied les restes du poète jusqu'au cimetière. Le cercueil de Béranger a été déposé dans le tombeau qui avait reçu celui de son ami Blandin.

Conformément à la volonté formelle du poète, aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe: à deux heures et demie, tout était terminé; le cortège s'est retiré dans un religieux silence.

Grâce au bon esprit de la population et aux sages mesures de l'autorité, il n'y a eu à regretter, au milieu de cette affluence considérable, aucun désordre ni aucun accident.

NOUVELLES LOCALES.

Plusieurs habitants de Papete, ayant demandé l'autorisation de planter des arbres sur la voie publique et devant leur maison;

Considérant combien cette mesure serait avantageuse au bien être de tous, le Commissaire Imperial p. i. autorise ces plantations.

Ces personnes ont pu propriétaire ou locataire qui voudra planter sur la voie publique, vis à vis sa maison ou propriété, le pourra à la seule condition de suivre un alignement aussi qu'il suit:

A 1 mètre 50 centimètres de la barrière pour les rues de premier ordre et à 1 mètre pour celles de seconde classe.

Il est bien entendu que les arbres existants déjà, quoique sortant de l'alignement donné, tant qu'ils ne seront pas un obstacle à la libre circulation ne seront pas abattus. Il sera facile de planter quelques espèces d'arbres que ce soit à l'exception de Mûriers, Cocotiers et tout arbre portant des fruits de forte dimension à cause des dangers qui peuvent résulter de leur chute.

Le départ du Brick *L'Albatros* pour San-Francisco est fixé à mercredi prochain.

L'Albatros touchera aux Sandwich.

RATIFICATIONS SUR NAUPE.

EN CETERA.

1. Oct. Corvette Française *Provençaux*, commandée par M. Martin, lieutenant du vaisseau.

2. Decem. Goëlette coloniale *Hydrographe*, commandée par M. Golliet, enseigne de vaisseau.

3. 2. Br. Français *Albatros*, commandée par M. Marce de Marigny, cap. de Frégate.

4. 2. Goëlette Coloniale *Papete*, commandée par M. Lias, quartier-maître.

DE COMMERCE.

5. Oct. Trois-mâts h. du Protectorat *Sallou*, cap. Clark.

6. 2. Dec. Baliseur Français *General D'Hautpoul*, cap. Darmadourin.

7. 2. id. *Guillaume*, cap. Labasse.

8. 2. id. *Napoleon III*, cap. Mare.

9. 2. id. *Elisabeth*, cap. Pailhau.

10. 2. Côté Français *Faïcie*, cap. Duiron.

11. 8. Goëlette du Protectorat *Elise*, cap. Chapman.

12. 3. 3-mâts h. Français *Francis-Thodore*, cap. Blanchard.

13. 2. Baliseur Français *Gustave*, cap. Gilles.

14. 3. Goëlette du Protectorat *Galle*, cap. Mac-Donald.

15. 2. id. *Arctur*, cap. Lewis.

16. 2. id. *Arctur*, cap. Lewis.

Mouvements du port de Papete du samedi 12 au samedi 19 Décembre 1857.

ENTRES.

1. 2. Br. de guerre Français *Albatros*, commandé par M. Marce de Marigny, cap. de frégate venant de Callao et en dernier lieu de Nubara.

2. 2. Goëlette Coloniale *Papete*, commandée par M. Lias, quartier-maître, venant de Moorea, 5 bords.

3. 15. Trois-mâts h. Français *Francis-Thodore*, cap. Blanchard, 390 ton, 15 hommes d'équipage, 1 passager venant de Bordeaux en 105 jours, vivres pour le Gouvernement, assortiment.

4. 15. Baliseur Français *Gustave*, cap. Gilles, 406 ton, 26 hommes d'équipage, venant de Honolulu en 22 jours.

5. 4. 000 barils d'huile.

6. 15. Goëlette du Protectorat *Galle*, cap. Mac-Donald, 100 ton, 7 hommes d'équipage, 3 passagers, venant de Poulouca en 13 jours, 20 ton de sucre, 2 ton de farine.

7. 17. Goëlette du Protectorat *Arctur*, cap. Lewis, 69 ton, 7 hommes d'équipage, 15 passagers, venant des lies Poulouca et Mangia en 15 jours, 4 ton de sucre, provisions.

8. 12. Goëlette du Protectorat *Jane*, cap. Hughes, pour Huahine.

9. 16. Côté du Protectorat *Almon*, cap. le Maire, pour Raiatea.

L'imprimeur Gérant J. FAURE.

4220

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 42 au 10-December 1857.

DATES	BATEAU BAROMETRIQUE		TEMPERATURE			Tension moyenne de la vapeur.	Humidité relat. en centimètres.	Quantité de pluie tombée.	Vents dominants pendant les jours.
	hauteur moyenne	oscillation durée.	Minima.	Maxima.	Moyenne				
42	759.68	0.012	20.5	24.0	24.55	25.15	19.46	76.4	E.
43	758.62	0.007	21.0	28.0	24.50	24.97	19.88	84.8	E.
44	759.70	0.014	21.0	28.7	25.05	25.02	19.81	89.1	E.
45	758.67	0.006	21.6	28.8	25.30	25.00	20.57	80.0	E.
46	759.25	0.018	22.0	28.9	25.35	25.50	19.81	79.2	N.N.E.
47	758.97	0.010	21.8	28.9	25.30	25.50	20.33	80.0	N.N.E.
48	758.73	0.010	21.3	29.3	25.40	25.45	21.00	82.0	N.N.E.